KRISTEN GHODSEE

POURQUOI LES FEMMES ONT UNE MEILLEURE VIE SEXUELLE SOUS LE SOCIALISME

LUX

POURQUOI LES FEMMES ONT UNE MEILLEURE VIE SEXUELLE SOUS LE SOCIALISME

KRISTEN GHODSEE

POURQUOI LES FEMMES ONT UNE MEILLEURE VIE SEXUELLE SOUS LE SOCIALISME

Plaidoyer pour l'indépendance économique

Traduit de l'anglais par
Charlotte Nordmann et Laura Raim

© Lux Éditeur, 2020
www.luxediteur.com

© Kristen R. Ghodsee, 2018
Titre original : *Why Women Have Better Sex Under Socialism: And Other Arguments for Economic Independence*
New York, Bold Type Books

Conception graphique de la couverture : Quentin Poilvet
Image de la couverture : Leonid Fyodorovich Golovanov / Hulton Archive / Getty Images

Dépôt légal : 4e trimestre 2020
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN : 978-2-89596-344-8
ISBN (epub) : 978-2-89596-345-5
ISBN (pdf) : 978-2-89596-993-8

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada pour nos activités d'édition.

Pour Hayden, Jo et Nana

Elena Lagadinova (1930-2017)

Pendant la Seconde Guerre mondiale, elle a été la plus jeune des femmes à se joindre à la résistance contre la monarchie bulgare alliée aux nazis. Elle a obtenu un doctorat en agrobiologie et a travaillé comme chercheuse avant d'être nommée présidente du Comité du mouvement des femmes bulgares. En 1975, elle était à la tête de la délégation bulgare lors de la première Conférence mondiale des Nations Unies sur le statut des femmes. Face à la discrimination qui vise celles qui enfantent, dans les économies de marché, elle était convaincue que seule l'intervention de l'État pouvait soutenir les femmes dans leur double rôle de travailleuses et de mères.

NOTE DE L'AUTEURE

J'ai passé les vingt dernières années à étudier les conséquences sociales de la transition politique et économique qui a mené du socialisme d'État au capitalisme en Europe de l'Est. J'ai voyagé dans la région quelques mois après la chute du mur de Berlin en 1989, mais j'ai commencé à m'y intéresser professionnellement en 1997, alors que j'entamais des recherches sur les répercussions de l'effondrement de l'idéologie communiste sur les gens ordinaires. J'ai vécu plus de trois ans en Bulgarie et dix-neuf mois en Allemagne de l'Est et en Allemagne de l'Ouest, d'abord en tant que doctorante, puis en tant que professeure d'université. À l'été 1990, j'ai fait un voyage de deux mois qui m'a menée en Yougoslavie, en Roumanie, en Hongrie, en Tchécoslovaquie et dans ce qui s'appelait encore pour quelques mois la République démocratique allemande (RDA). Depuis, j'ai fait de fréquents séjours en Europe de l'Est, invitée à donner des conférences à Belgrade, Bucarest, Budapest et à Varsovie. Comme je voyage le plus souvent en autobus ou en train, j'ai pu voir de mes

propres yeux les ravages que le néolibéralisme a causés dans la région : mornes paysages jalonnés de ruines d'usines autrefois florissantes qui ont cédé la place à de nouvelles banlieues avec leurs zones commerciales et leurs grandes surfaces de type Walmart qui vendent 42 marques différentes de shampoing. J'ai aussi étudié comment l'implantation dans la région d'un libre marché non réglementé a remis de nombreuses femmes dans une position subordonnée de dépendance par rapport aux hommes.

Depuis 2004, j'ai publié six ouvrages scientifiques et plus d'une trentaine d'articles, à partir de preuves empiriques recueillies dans les archives, lors d'entretiens et dans le cadre de mon travail de terrain. Dans le présent livre, je m'appuie sur vingt ans de recherche et d'enseignement pour offrir une introduction destinée aux non-spécialistes qui s'intéressent à la théorie socialiste féministe européenne, aux expériences du socialisme d'État au XX^e^ siècle, et aux leçons que l'on peut en tirer pour le présent. Depuis le succès inattendu de Bernie Sanders lors de la primaire démocrate de 2016, les idées socialistes circulent plus largement aux États-Unis. Il est dès lors essentiel de faire une pause pour étudier ce que le passé a de bon et de mauvais à nous enseigner. Comme je crois à la quête de la nuance historique et que je suis d'avis que le socialisme d'État a certaines qualités qui contrebalancent ses défauts, je vais inévitablement être accusée de faire l'apologie du stalinisme. Les violentes attaques *ad hominem* sont monnaie courante dans le climat politique hyperpolarisé qui est

le nôtre et je trouve pour le moins ironique que ceux qui prétendent lutter contre le totalitarisme aient si peu de scrupules à faire taire les autres ou à déchaîner des meutes de forcenés sur Twitter. Comme l'a dit Rosa Luxemburg, « la liberté, c'est toujours la liberté de celui qui pense autrement ». Ce livre propose d'apprendre à penser autrement le passé du socialisme d'État, le présent du capitalisme néolibéral et le chemin qui mène à notre avenir collectif.

Dans les pages qui suivent, j'utilise le terme « socialisme d'État » en référence aux pays d'Europe de l'Est et à l'Union soviétique gouvernés par des partis communistes qui limitaient les libertés politiques. Je parle de « social-démocraties » à propos des pays où les principes socialistes sont promus par des partis qui se mesurent à d'autres dans le cadre d'élections libres et justes et où les droits politiques sont maintenus. Bien que de nombreux partis se disent « communistes », ce terme désigne l'idéal d'une société où tous les moyens économiques seraient de propriété collective et où l'État et le droit auraient disparu. Le communisme réel n'a jamais été atteint, c'est pourquoi j'essaie d'éviter ce terme lorsque je parle d'États qui existent ou qui ont existé.

À propos de terminologie, je me suis aussi efforcée d'être attentive au champ lexical contemporain de l'intersectionnalité. Lorsque je parle de « femmes », je fais principalement référence aux femmes cisgenres. En abordant la « question féminine » aux XIX^e^ et XX^e^ siècles, les socialistes ne tenaient pas compte des besoins uniques des

femmes trans, mais en aucun cas je ne souhaite exclure ces dernières de la discussion. De la même façon, je reconnais que mes propos sur la maternité concernent celles qui ont été assignées comme femmes à la naissance, mais par souci de simplicité j'utilise le mot « femme », même si cette catégorie comprend des personnes qui s'identifient comme hommes ou comme appartenant à d'autres genres.

Comme ce livre est une introduction, j'évite, dans certains passages, de trop entrer dans les détails, par exemple lorsque j'aborde les débats entourant le revenu de base universel, l'extraction de la plus-value ou encore les quotas sur la base du sexe. Plus particulièrement, même si je les considère comme essentiels, je ne m'attarde pas sur les thèmes de l'assurance maladie universelle ou de l'accès gratuit à l'université, parce que j'estime que ces mesures ont déjà fait l'objet de nombreuses discussions. J'espère que celles et ceux qui me liront voudront approfondir les questions soulevées dans ces pages et que ce livre leur apparaîtra comme une invitation à explorer les nombreuses confluences entre socialisme et féminisme. Je veux qu'il soit bien clair que cet ouvrage n'a rien d'un traité savant ; celles et ceux qui sont à la recherche d'un appareil théorique ou de débats méthodologiques devraient plutôt lire ce que j'ai publié à l'enseigne de différentes presses universitaires. Par ailleurs, je suis consciente de la longue et fondamentale tradition du féminisme socialiste occidental, même si je n'en parle pas de manière exhaustive. J'invite quiconque souhaite en savoir

davantage à lire les livres qui figurent dans la liste des lectures recommandées.

Des notes de fin d'ouvrage réunissent les références d'où sont tirées les citations et les statistiques insérées dans chaque paragraphe marqué d'un appel de note. Elles ne sont pas très nombreuses, de sorte qu'il est possible de ne pas en tenir compte, sauf en cas de question précise sur l'origine d'une citation particulière. La plupart des références renvoient à des ouvrages qui figurent parmi les lectures recommandées à la fin du livre. D'autre part, j'ai modifié les noms des personnes dont je parle dans les anecdotes personnelles, pour préserver leur anonymat.

Enfin, compte tenu des nombreux problèmes sociaux qui assaillent le monde aujourd'hui, les chapitres sur les relations intimes pourraient paraître un peu trop légers ; d'aucuns affirmeront peut-être même qu'on ne change pas de système économique juste pour avoir une meilleure vie sexuelle. Mais il suffit d'allumer la télé, d'ouvrir un magazine ou de surfer sur internet pour constater que le monde est saturé de sexe. Le capitalisme transforme notre sexualité en marchandise et utilise nos craintes et notre manque de confiance pour nous vendre des produits et services dont nous n'avons pas besoin et que nous ne voulons pas vraiment. L'idéologie néolibérale essaie de nous faire croire que notre corps, notre attention, nos affects peuvent être vendus et achetés. Je veux renverser la situation et utiliser un discours sur la sexualité pour mettre au jour les failles du libre marché. Parvenir à mieux comprendre comment

le système capitaliste en vigueur a récupéré et commercialisé nos émotions les plus fondamentales, c'est faire un premier pas vers le refus des analyses de marché qui prétendent quantifier notre valeur intrinsèque en tant qu'êtres humains.

Le politique est personnel.

Valentina Terechkova (née en 1937)

Première femme à voyager dans l'espace, elle a orbité 48 fois autour de la Terre en juin 1963, dans le cadre de la mission Vostok 6. Après sa carrière de cosmonaute, elle est devenue une éminente figure politique et a été nommée à la tête de la délégation soviétique envoyée à la première Conférence mondiale des Nations Unies sur le statut des femmes. Aujourd'hui encore, elle est considérée comme une héroïne nationale en Russie.

PRÉFACE À LA TRADUCTION EN FRANÇAIS

Les Américains ont la mauvaise réputation d'être égocentriques, ignares et arrogants (mais aussi bruyants, obèses et mal habillés). Pour de nombreux habitants des États-Unis, le reste du monde n'existe pas – sauf lorsque notre gouvernement est en train d'en bombarder une région. C'est pourquoi, quand j'ai appris que mon livre serait publié à l'étranger, j'ai blêmi en pensant à combien le point de vue en était américain, et ce, d'autant plus que j'ai passé toute ma carrière à étudier et écrire sur l'Europe de l'Est. J'espère donc que cette préface aidera les lecteurs internationaux à comprendre pourquoi j'ai écrit cet ouvrage et quels défis j'ai dû relever en tentant de sensibiliser mes compatriotes aux droits des femmes et à l'histoire du socialisme au XX^e^ siècle.

Tout a commencé à l'époque où j'étais enseignante-chercheuse au Freiburg Institute for Advanced Studies (FRIAS). Au printemps 2015, j'ai organisé une « conversation informelle » avec des chercheurs et des étudiants autour du

documentaire *Liebte der Osten anders? Sex im geteilten Deutschland* (traduit en français sous le titre *RDA : l'amour autrement ?)*[1], qui explore les différences en matière de satisfaction sexuelle entre les femmes des deux Allemagnes pendant la guerre froide. Comme le film laisse entendre que les Allemandes de l'Est avaient une vie sexuelle plus épanouie, le public majoritairement ouest-allemand était sur la défensive. La projection a été suivie d'une vive discussion, que j'ai tenté de restituer dans mon livre de 2017 : *Red Hangover: Legacies of 20th Century Communism.* Dans le chapitre intitulé « Gross Domestic Orgasms » (orgasme national brut), notamment, j'essaie d'inscrire ce débat dans le contexte plus large de la recherche anthropologique et sociale sur la sexualité derrière le rideau de fer, en Allemagne, en Pologne et en Tchéquie. En amont de la sortie du livre, on m'a demandé de résumer ce chapitre dans une tribune de 1 200 mots qui serait publiée par le *New York Times* dans une série d'articles marquant le centenaire des révolutions russes de 1917. Je soulignais ainsi que l'attention accordée à l'émancipation des femmes constituait un des héritages clés de cet événement.

La tribune a touché une corde sensible et provoqué une vague de polémiques et de débats dans le monde entier. Et comme elle a été mise en ligne le même jour que les très choquantes manifestations de néonazis à Charlottesville, en Virginie, j'ai été la cible de menaces et d'attaques violentes de la part de l'extrême droite durant des semaines. Au pic de la controverse, la maison d'édition Bold

Type Books m'a proposé de développer mes arguments et de les étayer de références aux travaux de recherche sur lesquels ils étaient fondés. On m'avait en effet beaucoup reproché de ne pas fournir suffisamment de preuves pour soutenir mes affirmations, ce qui est difficile à faire dans un format court.

Faisant abstraction de l'agressivité des hordes de Twitter, j'ai accepté de partager ce corpus académique unique. Dans mes premiers échanges avec l'éditeur new-yorkais, il était question de s'adresser directement aux jeunes femmes américaines exaspérées par – et depuis peu mobilisées contre – les politiques sexistes de notre « Twitter en chef » qui se vantait « d'attraper les femmes par la chatte ». Il s'agissait d'élaborer et d'étoffer mon argumentation dans un livre court, destiné aux milléniales et aux filles de la génération Z, nées longtemps après la fin de la guerre froide et néanmoins coincées dans une culture américaine encore fortement imprégnée d'un virulent anticommunisme.

Mais finalement, l'ouvrage a rencontré un public assez large hors des États-Unis – à ce jour, en mai 2020, il a été ou sera traduit dans 11 langues. Je suis absolument ravie que le livre soit publié en français, mais je comprends que les lecteurs français puissent être – à juste titre – sceptiques vis-à-vis d'une Américaine traitant de socialisme. La France possède une longue, forte et fière tradition de gauche, et je ne pense pas devoir convaincre la plupart des francophones de l'importance de limiter les pires excès de l'économie de marché. Il est par ailleurs important de souligner que lorsque je

parle de « socialisme », je ne parle pas des politiques associées au Parti socialiste (PS). Les « socialistes » français qui sont arrivés au pouvoir depuis 1981 ont lentement mais sûrement renoncé à tous les idéaux socialistes, à commencer par Emmanuel Macron, qui fut un temps membre du PS.

Son projet néolibéral de faire advenir une soi-disant « *start-up nation* » relève du même fondamentalisme de marché que celui qui a détruit le service public aux États-Unis. Les détracteurs du rêve macronien de rendre l'économie française « flexible » et « moderne » le savent : aux États-Unis, en privatisant les entreprises publiques, en sapant les syndicats, en réduisant la fonction publique et en démantelant les filets de sécurité sociaux, on a ravagé les classes moyennes et plongé des millions de citoyens dans le dénuement. J'espère que les lecteurs francophones comprendront à quel point la situation aux États-Unis est devenue effroyable depuis quelques décennies. La gestion calamiteuse de l'épidémie de COVID-19 en 2020 suffit à exposer la face sombre du capitalisme sauvage à l'américaine.

Lorsque j'habitais en Europe, entre 2014 et 2016, j'étais toujours un peu agacée par la manière dont mes collègues continentaux adulaient Barack Obama. Ce dernier représentait certes un progrès majeur par rapport à George W. Bush – et il mériterait la béatification si on le compare à son successeur –, mais il ne s'est jamais vraiment attaqué aux problèmes fondamentaux de l'économie américaine. En poursuivant les politiques de son prédécesseur et en sauvant sans contrepartie les

banques « *too big to fail* », pourtant directement responsables de la crise, il a même exacerbé les inégalités de revenus après la crise financière de 2008. Chaotiques pour les Américains ordinaires, les huit années de sa présidence ont (ne serait-ce qu'indirectement) conduit au cataclysme électoral de novembre 2016.

Aux États-Unis, nous avons adopté une version relativement brutale du capitalisme. Je le sais de première main parce que, en plus des années passées en Allemagne, j'ai également travaillé ou étudié pendant presque une décennie en Afrique, en Asie et en Europe : une année au Ghana, trois années au Japon, environ trois ans en Bulgarie, et près de deux ans un peu partout en Europe de l'Ouest. Lorsque je compare les modes de vie des Européens ou des Asiatiques avec celui de mes compatriotes, je suis encore choquée par la différence abyssale entre les perceptions du rôle du gouvernement comme pourvoyeur de sécurité sociale. Tandis que les Américains passent leur temps à railler l'« État-nounou », le reste du monde développé bénéficie de politiques sociales qui fournissent des systèmes de santé, une éducation supérieure gratuite ou subventionnée et des congés parentaux payés, pour ne mentionner que quelques éléments. Lorsque le président Obama a présenté le projet de réforme du système de protection sociale Patient Protection and Affordable Care (surnommé Obamacare), les républicains l'ont accusé d'être un socialiste, couteau entre les dents, bien décidé à démolir les États-Unis. De fait, tout projet social qui pourrait redistribuer une partie

de la fortune des 1 % aux 99 % est accueilli avec des cris d'orfraie sur Staline et le Goulag. Ainsi, en 2019, dans son discours sur l'état de l'Union de 2019, le président Trump a claironné que « jamais les États-Unis ne [seraient] un pays socialiste », déclenchant une salve embarrassante de slogans ultranationalistes dans l'assemblée : « *USA! USA! USA!* »

Il faut donc bien admettre que les Français sont plutôt mieux lotis que nous : congés parentaux avec garantie de retour à l'emploi, maternelles, soins de santé, syndicats forts, etc. Du point de vue des oligarques américains, l'Europe continentale représente un véritable enfer « socialiste ». Et même en Bulgarie, l'État membre le plus pauvre de l'Union européenne, les citoyens jouissent de plus de protection que les Américains. Lorsque les Américains parlent de « socialisme » aujourd'hui, ils se réfèrent surtout à la social-démocratie telle qu'on la trouve en Norvège ou en Finlande. Mais lorsque des figures comme Bernie Sanders et Alexandria Ocasio-Cortez évoquent ces pays, les républicains prétendent qu'il ne s'agit pas d'États « socialistes » puisqu'ils sont dotés d'une économie de marché et garantissent les libertés politiques.

Le sénateur Sanders pourrait leur rétorquer : « OK, alors mettons en place les politiques qu'ils ont en Norvège et en Finlande. »

Ce à quoi les républicains hurleraient : « Pas question ! C'est du socialisme ! »

Pour une certaine catégorie de l'électorat américain, tout ce qui contribue à accroître les filets de sécurité équivaut aux pires crimes de la Stasi. Mais

Remerciement 249
Notes et références 253
Lectures recommandées 271
Index 279

CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ EN SEPTEMBRE 2020 SUR LES PRESSES DES ATELIERS DE L'IMPRIMERIE CPI FIRMIN-DIDOT POUR LE COMPTE DE LUX, ÉDITEUR À L'ENSEIGNE D'UN CHIEN D'OR DE LÉGENDE DESSINÉ PAR ROBERT LAPALME

La mise en page est de Claude BERGERON

La révision du texte est de Laurence JOURDE

Lux Éditeur
C.P. 60191
Montréal, Qc H2J 4E1

Diffusion et distribution
En Europe : Harmonia Mundi
Au Canada : Flammarion

Imprimé en France

KRISTEN GHODSEE

POURQUOI LES FEMMES ONT UNE MEILLEURE VIE SEXUELLE SOUS LE SOCIALISME

Traduit de l'anglais par Charlotte Nordmann et Laura Raim

Le capitalisme nuit gravement. Surtout aux femmes. Il les confine à la dépendance envers les hommes et les contraint de soumettre leurs relations intimes à des considérations économiques. Voilà ce que Kristen Ghodsee a conclu des vingt années qu'elle a passées à observer les répercussions de la transition du socialisme d'État au capitalisme sur le quotidien des habitantes des pays de l'ancien bloc de l'Est. Sans pour autant réhabiliter les dictatures du communisme réel, elle démontre qu'il y avait beaucoup à sauver des ruines du Mur, et que, contre le mortifère triomphalisme néolibéral d'aujourd'hui, il est encore temps de raviver l'idéal du socialisme.

D'une plume libre et généreuse qui va de l'anecdote personnelle à l'analyse de statistiques, en passant par les notes de terrain, l'anthropologue s'adresse d'abord aux jeunes femmes, puis à quiconque souhaite contrecarrer les effets délétères du libre marché. Sous l'égide des grandes figures féministes du socialisme, Alexandra Kollontaï, Rosa Luxemburg, Clara Zetkin, elle aborde tous les aspects de la vie des femmes – le travail, la famille, le sexe et la citoyenneté – et propose des pistes pour qu'elles aient une vie (sexuelle) plus épanouie.

Diplômée de Berkeley, Kristen R. Ghodsee est professeure d'études russes et est-européennes à l'université de Pennsylvanie. Elle travaille sur le genre, le socialisme et le postsocialisme en Europe de l'Est. Ses articles et essais ont été publiés dans des revues telles que *Dissent, Foreign Affairs, Jacobin* ainsi que dans le *New York Times*.